

C.R. de “Narrog & Heine (2018).
Grammaticalization from a typological perspective.
Oxford University Press. 490 pp.”

Alexandre FRANÇOIS

LATTICE, CNRS–ENS–Sorbonne nouvelle
(alexandre.francois@ens.fr)

Les recherches sur la grammaticalisation trouvent leur source dans les travaux de linguistique historique qui cherchèrent, dès le XIX^{ème} s., à retracer l'évolution des langues connues depuis leurs formes anciennes jusqu'aux temps modernes. Force était de constater que certains éléments grammaticaux des langues contemporaines émanaient de formes qui avaient été, autrefois, lexicales : ainsi, le castillan *estar*, copule et auxiliaire du progressif, reflète un verbe latin *stāre* 'se tenir debout' ; le français *chez* provient du nom latin *casa* 'maison' ; la préposition latine *ante* 'avant' est issue d'un nom proto-indo-européen *H₂ent- 'visage'. Le terme de *grammaticalisation* désigne ainsi le processus diachronique par lequel une forme lexicale évolue de manière à devenir un morphème grammatical.

Plus généralement, le mot désigne les phénomènes de morphogénèse, que la source soit lexicale ou bien déjà grammaticale : ainsi, l'ouvrage dont nous allons parler définit la grammaticalisation (p. 1) comme « la manière dont les formes grammaticales émergent et se développent dans l'espace et le temps ». On dira ainsi que certains démonstratifs du latin (*ille*), quoique déjà grammaticaux, se sont grammaticalisés, dans les langues romanes, en pronoms personnels ou en articles définis. Le plus souvent, ces processus se caractérisent par une double évolution : changements sémantiques d'une part, altération de la forme phonologique d'autre part.

Si le terme lui-même fut créé par Meillet (1912), le concept de grammaticalisation suscita surtout un intérêt scientifique à partir des années 1970, notamment à la suite de Talmy Givón et de son célèbre adage “La morphologie d'aujourd'hui, c'est la syntaxe d'hier” (Givón 1971). De nombreux auteurs ont alors contribué à définir et illustrer ce concept dans diverses familles linguistiques – en particulier Christian Lehmann dès 1982, ou Walter Bisang à partir de 1991, et à leur suite, nombre d'autres linguistes au cours des trente dernières années. Mais l'auteur le plus prolifique dans ce domaine est sans contexte Bernd Heine (Univ. de Cologne), qui poursuit depuis quarante ans les questions soulevées par les phénomènes de grammaticalisation. Il est ainsi le coauteur ou coéditeur

d'importants ouvrages sur le sujet : Heine & Reh (1984), Heine, Claudi & Hünemeyer (1991), Traugott & Heine (1991), Heine (1997), Heine & Kuteva (2002), Kuteva *et al.* (2019)... En 2011, Heine s'était associé avec Heiko Narrog pour un monumental ouvrage sur ce thème (Narrog & Heine 2011) ; et c'est encore avec lui qu'il publie le nouvel ouvrage collectif qui nous occupe ici.

Issu d'un colloque à Tokyo en 2015, ce volume *Grammaticalization from a typological perspective* est paru en 2018 chez Oxford University Press, dans la collection « Oxford Studies in Diachronic and Historical Linguistics ». L'ouvrage rassemble 18 chapitres, mobilisant un total de 24 auteurs – tous linguistes de premier plan dans le domaine de la théorie et de la typologie grammaticale. Les 490 pages du volume incluent une table des matières ; une préface ; une liste d'abréviations commune à tous les chapitres ; une série de brèves biographies pour chacun des 24 auteurs ; un chapitre d'introduction (§ 1) par Narrog & Heine ; 18 chapitres, numérotés de § 2 à 19 (pp. 16–408), par différents auteurs ; une bibliographie globale rassemblant les références citées par tous les chapitres (pp. 409–460) ; et enfin, trois index – des langues, des auteurs, des sujets. L'ensemble est un ouvrage soigné, impeccablement préparé, plaisant à manipuler et à lire.

L'angle choisi par le volume est celui des liens de la grammaticalisation avec la typologie des langues – autrement dit, avec la diversité des structures linguistiques sur la planète. En effet, certains schémas de grammaticalisation apparaissent dans certaines familles plus que d'autres : ceci s'explique-t-il par une origine phylogénétique partagée ? par des phénomènes aréaux, reflétant la diffusion de certaines innovations grammaticales par contact ? Certaines caractéristiques typologiques propres à certains groupes linguistiques ont-elles pu favoriser tel ou tel développement diachronique ? Ainsi, Bisang (2004) a pu proposer que les traits phonologiques des langues d'Asie orientale donnent lieu à des grammaticalisations où le sens évoluerait sans altération de forme. Ces questions théoriques sont posées dans certains chapitres du livre, mais sont surtout centrales au chapitre introductif écrit par les éditeurs [§ 1 "Typology and grammaticalization", pp. 1–15]. Ces derniers axent leur présentation autour de deux hypothèses, complémentaires l'une de l'autre :

- a) Certains aspects de la grammaticalisation sont l'effet de certains traits typologiques ;
- b) Certains traits typologiques des langues contemporaines s'expliquent par des processus historiques de grammaticalisation.

Ces deux problématiques symétriques permettent aux éditeurs d'identifier des fils directeurs dans les différents chapitres de leur volume. Par exemple, plusieurs auteurs notent combien l'ordre des mots interfère avec les processus de grammaticalisation : une langue à ordre VO aura tendance à créer des prépositions ; une langue dotée de clitics

pourra créer plus aisément des affixes – sachant que l'on observe universellement une « préférence suffixale ».

L'approche typologique fournit surtout l'occasion, dans cet ouvrage, d'observer les processus de grammaticalisation au-delà des familles linguistiques les plus connues, et d'entreprendre un véritable tour du monde de la morphogénèse. Le volume est ainsi organisé sur des critères aréaux, et consiste à observer, tour à tour, les tendances propres à chacune des grandes aires linguistiques. De l'Afrique, on passe aux langues sémitiques, puis aux langues indo-européennes, avant d'explorer le Caucase, les langues turciques, l'Asie de l'Est et du Sud, puis les langues papoues, australiennes, océaniques ; enfin l'ouvrage s'achève avec plusieurs chapitres abordant les langues des Amériques, et les créoles. Nous allons brièvement passer en revue chacun de ces chapitres.

Le premier chapitre [§ 2 "Grammaticalization in Africa", pp. 16-34] est écrit par Bernd HEINE lui-même. Il propose de confronter deux hypothèses : (1) *la réduction parallèle* suppose que la grammaticalisation implique une érosion phonétique parallèle au changement sémantique ; (2) *la priorité sémantique* stipule que le changement sémantique est premier et l'altération phonétique seconde, non essentielle à la grammaticalisation. BH démontre, de manière convaincante, que la seconde hypothèse est correcte : l'élément définitoire de la grammaticalisation est le changement sémantique – tandis que l'érosion phonétique n'est qu'un épiphénomène. Il illustre ce point à l'aide d'exemples de grammaticalisation tirés de langues africaines : (a) {verbe *vouloir* → aspect prospectif 'être sur le point de'} ; (b) {noms anatomiques → construction réflexive} ; (c) {verbe d'action *dépasser* → comparatif} ; (d) {verbe *aller* → futur}.

Mohssen ESSEESY [§ 3 "Typological features of grammaticalization in Semitic", pp. 35-56] présente certains processus de grammaticalisation récurrents dans la famille sémitique : {noms anatomiques → prépositions spatiales et temporelles} ; {marquage synthétique de la possession (état d'annexion) → marquage analytique à l'aide d'une marque génitive} ; {pronoms personnels → marques d'accord, copules}. Les données sont tantôt philologiques (akkadien, hébreu biblique, araméen...) tantôt fondées sur des observations dans les variétés contemporaines (araméen moderne, arabe égyptien, marocain...). Particulièrement spectaculaire est l'évolution de *fī*, d'origine nominale 'bouche', devenu préposition locative en arabe classique, puis prédicat existentiel en arabe égyptien (*fī* 'il y a', nié en *ma-fī-š* comme n'importe quel verbe). ME note que les processus de grammaticalisation des dialectes arabes se déploient plutôt librement, du fait de leur faible prestige social aux yeux de locuteurs eux-mêmes, et donc de l'absence de conscience normative pour chaque variété.

Geoffrey HAIG [§ 4 "Grammaticalization and inflectionalization in Iranian", pp. 57-78] s'intéresse à l'histoire des langues iraniennes de l'ouest, qui suit deux phases : (i) du vieux persan au moyen persan – parlé il y a environ 2000 ans – une érosion massive de la morphologie verbale et nominale ; (ii) du moyen persan au persan moderne, l'émergence

de nouvelles complexités morphologiques, via divers processus de grammaticalisation. GH se concentre sur cette seconde phase, et décrit l'émergence d'indices personnels d'abord sous forme de clitiques (sujets et objets), puis d'affixes verbaux devenus obligatoires (sujets). Il présente ensuite le processus qui a présidé à la grammaticalisation du célèbre enclitique accusatif =*râ*, utilisé dans le marquage différentiel de l'objet : originellement un terme *rādiy* marquant la cause, le mot est devenu une postposition *rāy* codant le bénéfactif-datif, puis les objets définis. GH insiste sur un point : les processus de réfection conduisant à rénover la morphologie des langues requièrent non pas des siècles, mais des millénaires avant de se stabiliser. Parce qu'elle est documentée, justement, depuis 2600 ans, la famille iranienne fournit un angle d'observation privilégié pour observer les évolutions sur la longue durée.

Östen DAHL [§ 5 "Grammaticalization in the languages of Europe", pp. 79-96] revisite les caractéristiques typologiques de l'Europe occidentale, décrites par Haspelmath (2001) sous le nom de *Standard Average European* : expérimentés au nominatif, parfaits en *avoir*, etc. S'appuyant sur Heine & Kuteva (2002), ÖD cite une vingtaine de schèmes de grammaticalisation qui sont potentiellement uniques à l'Europe : {mot interrogatif → complémenteur}, {*près de* → *après*}, {allatif → temporel}, etc. Parmi eux, il se penche particulièrement sur les parfaits : d'une part, les « parfaits possessifs » (parfaits en *avoir* en roman, germanique, grec tardif) ne sont guère connus qu'en Europe ; d'autre part, ce continent semble dépourvu de parfaits de type « iamitifs » (du latin *iam* 'déjà', *il est déjà venu*), pourtant répandus ailleurs dans le monde – notamment dans les langues austro-nésiennes.

Martin HASPELMATH [§ 6 "Revisiting the anasyntetic spiral", pp. 97-115] offre une réflexion sur l'idée, formulée par Von der Gabelentz en 1891, que certaines constructions de type synthétique peuvent devenir analytiques, puis de nouveau synthétiques, de manière cyclique. Ce phénomène, que MH rebaptise la "spirale anasyntétique", est bien illustrée par le passage du futur synthétique latin *canta-bi-t* à une tournure analytique en bas-latin *cantare habet*, laquelle finira par devenir un nouveau futur synthétique en *cantar-á*. MH souligne la difficulté à définir les deux pôles de l'opposition en termes de « mots » (une tournure analytique portant sur plusieurs mots, une synthétique sur un seul) – du fait de l'aporie, selon lui, à définir la notion même de mot. Plutôt, il propose de définir un processus diachronique d'*analyticisation*, par lequel une forme initiale (dite synthétique) subit la concurrence d'une construction innovante (dite analytique) fondée sur du matériel lexical, laquelle finira par l'emporter – et devenir, à son tour, inanalysable (et donc synthétique). Outre l'exemple des futurs romans, MH cite plusieurs constructions héritées du moyen égyptien qui furent rénovées en copte. L'auteur conclut en proposant que la force principale à l'œuvre dans le processus d'analyticisation n'est pas le changement phonétique, mais ce que l'on appelait naguère, en français, la recherche d'*expressivité* – et que l'auteur rebaptise « extravagance et inflation ».

Peter ARKADIEV et Timur MAISAK [§ 7 “Grammaticalization in the North Caucasian languages”, pp. 116-145] examinent deux groupes de langues du Caucase septentrional : les langues tcherkesses (groupe caucasien occidental) d’une part, et les langues lezghiques (groupe nakh-daghestanien) d’autre part. En dépit de leurs fortes différences typologiques, ces deux groupes présentent des points communs dans les processus de grammaticalisation qu’ils ont connus – en particulier, dans la genèse des marques TAM issues de verbes lexicaux (*être, devenir, être debout, vouloir...*). Les auteurs citent des noms anatomiques devenus des préfixes locatifs (ex. adyghé *že* ‘bouche’ → *že-* ‘près de’). Ils montrent comment le verbe ‘dire’ a donné lieu à une *polygrammaticalisation* (c-à-d. plusieurs schémas de grammaticalisation différents à partir d’une même source) : comme particule quotative, mais aussi comme numéral ordinal.

Lars JOHANSON et Éva CSATÓ [§ 8 “Grammaticalization in Turkic”, pp. 146-165] donnent un panorama du groupe turcique, qu’ils rattachent hypothétiquement au phylum dit « transeurasien », et qui comprend une douzaine de langues allant du turc au yakout de Sibérie. Ces langues partagent un ordre SOV, et l’existence d’un riche paradigme de converbes – forme verbale analogue à un gérondif, marquant la dépendance envers le verbe suivant. Ce sont ces converbes qui fournissent la source d’un grand nombre de grammaticalisations : ils donnent lieu tantôt à des postpositions – ex. {‘prenant’ → ‘depuis’}, {‘voyant’ → ‘vers’} – tantôt à des constructions dites « postverbales » encodant la direction spatiale, l’aspect verbal, l’actionnalité. On regrette que ce chapitre ne fournisse au total que trois exemples glosés sur 19 pages : le reste prend la forme d’un dense catalogue de formes verbales citées en isolation (ex. *ü:rän-ä-mä-* ← *ü:rän-* ‘to learn’, p. 163), difficiles à décrypter pour le non-spécialiste.

Heiko NARROG, Seongha RHEE et John WHITMAN [§ 9 “Grammaticalization in Japanese and Korean”, pp. 166-188] se penchent sur le japonais et le coréen – langues qui comportent, on le sait, des points communs avec les langues turciques du chapitre précédent ; et ce, que ces derniers soient dus à une origine commune (l’hypothèse altaïque, récemment rebaptisée en transeurasienne) ou bien à des convergences aréales. Là aussi, ce sont les converbes (formes en *-te* du japonais, en *-e* du coréen) qui constituent la source la plus productive de grammaticalisations : ex. japonais {*-te i-* <GÉRONDIF être:ANIM> → continuatif}, {*-te ar-* <GÉRONDIF être:INAN> → résultatif statif}, etc. Mais les auteurs décrivent également, aussi bien pour le japonais que pour le coréen, des constructions dites « sirènes » (*mermaid*), hybrides entre phrase verbale et phrase nominale : il s’agit de constructions où une proposition subordonnée se trouve subsumée sous un nom générique, par ex. jap. *koto* ‘(le) fait (que)’, *wake* ‘(la) raison (pour laquelle)’... Ils analysent également les postpositions déverbales – ex. coréen *ey ttal-a* ‘en suivant’ → ‘selon’, *ul wiha-y* ‘en servant’ → ‘pour’. Le chapitre s’achève sur une réflexion (p.185 sqq.) concernant le rôle que l’écriture joue, dans ces deux langues, dans certains processus de réinterprétation sémantique ; les auteurs suggèrent que les caractéristiques

de l'écrit mériteraient une place plus grande dans l'étude typologique de la grammaticalisation.

Alexander COUPE [§ 10 "Grammaticalization processes in the languages of South Asia", pp. 189-218] se penche sur les langues du sous-continent indien, de divers phylums : langues indo-aryennes, dravidiennes, austro-asiatiques, sino-tibétaines... AC mentionne également des constructions à converbes, mais cette fois-ci non plus comme la source, mais le résultat de grammaticalisations : dans certaines langues SOV, une proposition verbale peut-être nominalisée, et ce nom déverbal, suivi d'une postposition, peut à son tour fonctionner comme un converbe, selon un schéma [(S O V₁-*nominalisateur* + *instrumental*) ... V₂] 'Parce que PROP₁, alors PROP₂'. AC décrit également des causatifs créés à partir de verbes 'donner' ou 'envoyer' ; des médio-passifs dérivés d'un verbe 'manger' ; des conatifs ('essayer') dérivés du verbe 'voir'. Cette dernière tournure n'est pas sans rappeler les formes « vérificatives » discutées dans le § 7 pour certaines langues du Caucase [p.142], également dérivées de 'voir' ; au passage, il est intéressant de noter que les deux chapitres concernés [§ 7, § 10] décrivent chacun ce processus comme « *rarissimum* », et sûrement unique à leurs régions respectives, alors que la confrontation de ces chapitres prouve qu'elle est en réalité plus répandue qu'on ne le croit. D'ailleurs, on la retrouve également dans certaines langues du nord du Vanuatu, et même dans le français *Tire un peu pour voir* ou *Goûte voir*.

AC conclut son chapitre sur l'intérêt que ces processus de grammaticalisation présentent dans l'étude du contact entre des familles linguistiques initialement très différentes. Dans le même esprit que le célèbre article de Gumperz & Wilson (1971), AC souligne : « [These processes] target morphemes or constructions with identical meanings in unrelated languages, and they produce the same grammaticalization outcomes. Such replicated patterns must cater to a multilingual community's communicative needs, while at the same time reducing the cognitive burden imposed by multilingualism in a linguistic area. » On retrouvera la même idée exprimée par Marianne Mithun dans le § 15.

Umberto ANSALDO, Walter BISANG et Pui Yiu SZETO [§ 11 "Grammaticalization in isolating languages and the notion of complexity", pp. 219-234] s'intéressent aux langues d'une vaste région dénommée EMSEA « East and Mainland Southeast Asia », laquelle inclut le Vietnam, le Cambodge, le Laos, la Thaïlande, la Malaisie, la Birmanie, ainsi que le sud de la Chine. Cette aire est à la fois généalogiquement très diverse (langues sino-tibétaines, môn-khmer, tai-kadai, hmong-mien, austronésiennes) et marquée par des similitudes aréales assez nettes : le profil typique est celui de langues tonales et isolantes, présentant donc une quasi absence de morphologie. La forme prise par la grammaticalisation est ici assez particulière : elle se manifeste surtout par une polyfonctionnalité généralisée des éléments lexicaux, sans qu'on ne trouve vraiment d'érosion phonétique – une idée déjà formulée par Bisang (2004). Ainsi, le cantonais a une forme *gwo3* qui

fonctionne à la fois comme un verbe ‘traverser’, comme une marque de comparatif, et comme une marque de parfait d’expérience (cf. le mandarin *guò* 過/过); en khmer, la forme *thaa* est à la fois un verbe ‘dire’ et un complémenteur, etc. On trouve là le type de glissements sémantiques, ou d’ambivalence lexicale/grammaire, qui sont typiques de la grammaticalisation; mais s’agit-il bien de cela? Une analyse alternative pourrait proposer, justement, que la polyfonctionnalité de certains mots est une caractéristique inhérente aux systèmes des langues d’EMSEA; celle-ci autoriserait d’emblée une flexibilité qui permettrait, pour ainsi dire, de se passer de la grammaticalisation classique. La dialectique entre les deux approches – polyfonctionnalité en synchronie, grammaticalisation en diachronie – est au centre de la discussion finale de ce chapitre.

Marian KLAMER [§ 12 “Typology and grammaticalization in the Papuan languages of Timor, Alor, and Pantar”, pp. 235-262] se concentre sur la région Timor-Alor-Pantar au sud-est de l’Indonésie, et sur le groupe éponyme de langues papoues (pré-austro-nésiennes). MK y observe en détail les évolutions par lesquelles des structures à séries verbales ont été réanalysées comme des adpositions et/ou des affixes applicatifs. Ainsi, la copule locative **mi* ‘se trouver qq part’ est devenue une adposition locative dans certaines langues, un applicatif locatif dans d’autres; le verbe **ma* ‘venir’ s’est grammaticalisé en marque casuelle d’oblique (locatifs, instruments, etc.); le verbe **med* ‘prendre’ est devenu marque d’objet. MK décrit également le développement de classificateurs numériques à partir de lexèmes nominaux; enfin, elle évoque l’hypothèse du contact entre les langues Timor-Alor-Pantar et les langues austronésiennes qui les entourent.

Ilana MUSHIN [§ 13 “Grammaticalization and typology in Australian Aboriginal languages”, pp. 263-281] aborde les langues australiennes, langues pour lesquelles la notion de grammaticalisation a été peu étudiée jusqu’à présent. Le grand nombre de langues australiennes (environ 300), leur faible vitalité, et le manque de descriptions pour certaines langues, rendaient difficiles de rédiger un panorama de différentes évolutions sur l’ensemble de tout le continent, comme le font d’autres chapitres. Au lieu de cela, IM choisit de se concentrer sur un groupe d’une douzaine de langues non-pamanyungan de la région de Darwin, et d’étudier en détail un processus complexe: le développement de constructions à clitiques en seconde position dans la phrase. IM montre combien l’attraction magnétique, pour ainsi dire, de cette seconde position (comparable à la position de Wackernagel en IE), a impliqué, dans plusieurs langues, une réfection du système des pronoms personnels d’une part, des marques TAM d’autre part. L’auteur souligne que la migration de matériau linguistique vers cette seconde position n’est pas définitive, et autorise des retours en arrière: voilà qui incite à remettre en question, selon elle, le dogme de l’unidirectionnalité souvent avancé pour les processus de grammaticalisation.

Claire MOYSE-FAURIE [§ 14 “Grammaticalization in Oceanic languages”, pp. 282-308] présente un large éventail de schémas de grammaticalisation attestés en Océanie. Il en

résulte un chapitre dense, riche en exemples, illustrant tour à tour : {verbes de posture → aspect} ; {verbes de mouvement → directionnels → bénéfactif, comparatif, intensifieur, réflexif} ; {*revenir* → itération, réciproque, réflexif, exclamatif} ; {*suivre* → cause} ; {*donner* → datif} ; {*dire* → quotatif, complémenteur} ; {*prendre* → applicatif} ; {*finir* → accompli, quantificateur 'tout'} ; {*faire* → existentiel} ; {*chose* → aspect statif} ; {*enfant* → relatif} ; {classificateur possessif → bénéfactif}. CMF discute deux cas de « dégrammaticalisation », par lesquels des morphèmes grammaticaux déictiques ont été réanalysés comme des verbes {*là*, *y* → verbe existentiel}. Les langues que j'étudie en Mélanésie pourraient illustrer certains des schémas cités par CMF, voire d'autres encore : un sujet aussi vaste que la grammaticalisation dans les langues océaniques pourrait à lui seul nourrir toute une monographie – comme ce chapitre en fait la démonstration.

Marianne MITHUN [§ 15 "Shaping typology through grammaticalization: North America", pp. 309-336] propose un tour d'horizon des langues d'Amérique du Nord. Son fil directeur est l'idée que le contact linguistique, via des locuteurs bilingues, a permis pendant des siècles la diffusion de schémas syntaxiques de grammaticalisation, de langue à langue – au point de s'étendre à des aires entières. Ainsi, malgré l'incroyable diversité phylogénétique que l'on connaît en Californie (une centaine de langues appartenant à plus de dix familles distinctes), on retrouve des parallélismes notables dans l'emploi, par exemple, des verbes de posture grammaticalisés en marques TAM : {*assis* → duratif}, {*debout* → perfectif}, {*allongé* → imperfectif}, etc. MM explore également les structures verbales à nom incorporé dans les langues du Canada, du type {'I have mind-died' = 'Je suis mentalement épuisé'}, et l'émergence de suffixes classifiant les actions par partie du corps ('avec les mains', 'avec les dents') – évolutions parallèles à celles que cite Moysse-Faurie [§ 14] pour l'Océanie. MM achève sa synthèse en observant des langues du Texas et leurs composés Verbe-Verbe, de type <regarder-entrer> pour 'scruter l'intérieur'. À deux reprises, MM souligne un point remarquable : si l'on observe les schémas de grammaticalisation communs à toute une aire, on voit que les formes les plus anciennes se situent au centre de l'aire, alors que les zones périphériques présentent des formes plus récentes, plus transparentes : c'est le signe que ces innovations grammaticales s'étendent, historiquement, du centre vers la périphérie.

Alexandra AIKHENVALD [§ 16 "Areal diffusion and the limits of grammaticalization: An Amazonian perspective", pp. 337-349] observe la région du Vaupés, au nord-ouest de l'Amazonie – région où se trouvent une dizaine de langues de la famille tucanoane, mais aussi le tariana, langue du groupe arawak. Le contact soutenu, depuis plusieurs générations, entre ces deux groupes, a donné lieu à de fortes convergences linguistiques (Chacon 2017). Les effets de ce contact se sont accélérés ces dernières années, dans la mesure où les derniers locuteurs du tariana ont désormais adopté le tucano comme langue première : ceci accroît la pression cognitive qui les incite à aligner leurs structures grammaticales sur celles des langues tucanoanes dominantes. AA établit ce point très

clairement, en montrant comment le tariana contemporain tend à transformer ses séries verbales $\langle \text{ sujet-V1 sujet-V2} \rangle$ en une structure innovante $\langle \text{ sujet-V1=V2} \rangle$, dans laquelle le second verbe lexical se trouve traité comme un clitique adverbial. Alors qu'on aurait pu être tenté d'analyser ce type d'évolution comme une forme de grammaticalisation interne à la langue tariana, AA montre qu'elle s'explique en réalité par un calque syntaxique sur les langues tucanoanes. Le chapitre s'achève par une réflexion sur les « limites » de la grammaticalisation : le type d'évolution ici décrit doit-il être analysé comme un cas de grammaticalisation, alors même qu'il résulte directement d'un calque issu d'une langue voisine ? Même si AA ne le cite pas, cette question rejoint le raisonnement posé naguère par Keesing (1991), incitant à la prudence avant d'analyser comme une grammaticalisation interne certaines structures qui, en réalité, sont héritées d'une autre langue par phénomène de calque.

Roberto ZARIQUIEY [§ 17 "Diachronic stories of body-part nouns in some language families of South America", pp. 350-371] étudie un échantillon diversifié de langues d'Amérique du Sud – 17 langues appartenant à 9 familles distinctes. Ces langues présentent des similitudes dans la manière dont elles traitent les noms anatomiques : ces lexèmes ont partout tendance à se grammaticaliser, (1) en adpositions locatives [shipibokonibo *kexá* 'bouche' → postposition *kexá* 'au bord de'] ; (2) en classificateurs nominaux [munduruku *bi²* 'doigt' → *-bi²* 'en forme de doigt'] ; (3) en préfixes de dérivation évoquant les parties du corps [kakataibo *mëkën* 'main' → *më-tiski* 'avoir la main enflée']. RZ expose ensuite les structures syntaxiques qui, selon lui, ont permis l'émergence de ces grammaticalisations : incorporation nominale, composés nominaux, possesseurs génériques, composés locatifs. On constate avec intérêt de nombreuses similitudes typologiques entre les langues d'Amérique du sud et celles du nord qu'étudie Mithun au § 15.

Hiram SMITH [§ 18 "Addressing questions of grammaticalization in creoles", pp. 372-393], au contraire des autres chapitres, se concentre sur une seule langue : le palenquero de Colombie – créole à base espagnole né des communautés d'esclaves fugitifs, à la fin du XVII^{ème} s. HS étudie en détail le système TAM du palenquero, en particulier la marque d'aspect *asé*, glosée 'habituel', dotée d'une certaine polysémie. L'approche de HS se veut variationniste et quantitative ; elle s'appuie sur un corpus d'enregistrements audio recueillis par l'auteur. HS montre que *asé* est d'abord un verbe 'faire' (< esp. *hace*), et que sa grammaticalisation en marque d'aspect habituel, loin d'être achevée, est toujours en cours aujourd'hui. Le chapitre conclut que le palenquero connaît les mêmes processus de grammaticalisation que toute autre langue – sans qu'il soit besoin d'assigner un statut particulier aux créoles.

John MCWHORTER [§ 19 "Is grammaticalization in creoles different?", pp. 394-408] questionne également l'« exceptionnalisme » qui a pu être assigné, par le passé, au développement historique des créoles. JM fonde sa démonstration sur l'analyse du saramaka, créole du Suriname dont les lexifieurs sont à la fois l'anglais et le portugais, et

dont le principal substrat grammatical serait le fon (ou fɔ̃ngbè), langue atlantique-congo parlée au Bénin. JM passe en revue un éventail de constructions du saramaka, montrant qu'elles résultent de processus internes de grammaticalisation – souvent sans qu'il soit possible d'établir de corrélat dans le substrat fon. Au contraire des cas étudiés par Keesing (1991), ceux qu'observe ce chapitre sont donc d'authentiques exemples de grammaticalisation ayant lieu dans l'histoire d'un créole, par évolution interne. L'auteur conclut que les créoles, du point de vue de l'évolution grammaticale, fonctionnent comme les autres langues. Simplement, ce qui a pu donner l'impression d'une exception créole, est la forte densité temporelle des processus de grammaticalisation, qui sont concentrés sur quelques générations.

Somme toute, *Grammaticalization from a typological perspective* est un ouvrage précieux du fait de la riche collection d'études qu'il propose, couvrant 170 langues au total. Ces chapitres, rédigés par des experts de premier plan pour chaque aire linguistique, permettent d'apprécier la puissance du concept de grammaticalisation, et sa valeur heuristique dans la réflexion sur les développements historiques de chaque langue, en fonction des profils typologiques et des tendances propres à telle ou telle aire.

Même s'il n'est pas annoncé dans le titre, l'un des leitmotivs de l'ouvrage est le rôle essentiel que joue le contact linguistique, par le biais de locuteurs bilingues qui tendent à aligner les structures des langues qu'ils parlent : c'est ainsi que des schémas de grammaticalisation peuvent se diffuser d'une langue à l'autre, voire s'étendre à tout un continent. En somme, la grammaticalisation est un phénomène ambigu : il peut s'agir d'évolutions internes à une langue, apparues spontanément en réponse à des pressions cognitives ou discursives ; mais rien n'empêche que ces développements internes ne soient ensuite reproduits par des langues voisines, migrant ainsi de région en région. Ces schémas syntaxiques, diffusés au travers des réseaux de locuteurs, présentent alors une distribution aréale où certaines structures sont plus particulièrement associées à telle ou telle région du monde.

Mais au-delà de ces nuances géographiques, il ne faut pas perdre de vue une autre observation essentielle : que la grammaticalisation est un phénomène universel. On ne peut qu'être frappé par les évolutions parallèles que l'on retrouve, à toute époque et en tout lieu – tels verbes positionnels devenant auxiliaires, tels noms de parties du corps se muant en prépositions ou marques locatives... Depuis plusieurs décennies, les études de grammaticalisation nous offrent un accès précieux à certains universaux de la cognition humaine. C'est ainsi un grand mérite de cet ouvrage que de nous rappeler l'un des fondements de la typologie linguistique : que les langues du monde, si diverses soient-elles, nous ouvrent aussi les yeux sur l'unité du genre humain.

Références

- Bisang, Walter. 1991. Verb serialization, grammaticalization and attractor positions in Chinese, Hmong, Vietnamese, Thai and Khmer. In Hansjakob Seiler & Waldfried Premper (eds.), *Participation*, 509–562. Tübingen: G. Narr.
- Bisang, Walter. 2004. Grammaticalization without coevolution of form and meaning: The case of tense-aspect-modality in East and mainland Southeast Asia. In Walter Bisang, Nikolaus Himmelmann & Björn Wiemer (eds.), *What Makes Grammaticalization? A Look from its Fringes and its Components* (Trends in Linguistics 158), 109–138. Berlin: de Gruyter.
- Chacon, Thiago. 2017. Arawakan and Tukanoan contacts in Northwest Amazonia prehistory. *PAPIA* 27(2), 237–265.
- Givón, Talmy. 1971. Historical syntax and synchronic morphology: an archaeologist's field trip. *Chicago Linguistic Society* 7 (1):394–415.
- Gumperz, John J. & Robert Wilson. 1971. Convergence and Creolization: A case from the Indo-Aryan/Dravidian border in India. In Dell Hymes (ed.), *Pidginization and creolization of languages*, 151–168. Cambridge: Cambridge University Press.
- Haspelmath, Martin. 2001. The European linguistic area: Standard Average European. In M. Haspelmath, E. König, W. Österreicher & W. Raible (eds.), *Language Typology and Language Universals*, vol. 2, 1492–1510. Berlin: De Gruyter.
- Heine, Bernd. 1997. *Possession: Cognitive sources, forces, and grammaticalization* (Cambridge Studies in Linguistics, 83). Cambridge: Cambridge University Press.
- Heine, Bernd, Ulrike Claudi & Friederike Hünemeyer. 1991. *Grammaticalization: A conceptual framework*. Chicago: University of Chicago Press.
- Heine, Bernd & Tania Kuteva. 2002. *World Lexicon of Grammaticalization*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Heine, Bernd & Mechthild Reh. 1984. *Grammaticalization and reanalysis in African languages*. Hamburg: H. Buske.
- Keesing, Roger. 1991. Substrates, calquing and grammaticalization in Melanesian Pidgin. In Traugott & Heine (eds.), vol. 1, 315–342.
- Kuteva, Tania, Bernd Heine, Bo Hong, Haiping Long, Heiko Narrog & Seongha Rhee. 2019. *World Lexicon of Grammaticalization*. 2^{ème} éd. Cambridge University Press.
- Lehmann, Christian. 2015 [1982]. *Thoughts on grammaticalization* (Classics in Linguistics 1). 3^{ème} éd. Berlin: Language Science Press.
- Meillet, Antoine. 1912. L'évolution des formes grammaticales. *Scientia (Rivista di scienza)*, vol. XII, n° xxvi, 6. Réédité dans Antoine Meillet (1948). *Linguistique historique et linguistique générale*, vol. 1, 130–148. Paris: Champion.
- Narrog, Heiko & Bernd Heine (eds). 2011. *The Oxford Handbook of Grammaticalization*. Oxford: Oxford University Press. 911 pp.
- Traugott, Elizabeth & Bernd Heine (eds.). 1991. *Approaches to grammaticalization* (Typological Studies in Language 19). 2 volumes. Amsterdam: Benjamins.

Adresse postale

Alexandre FRANÇOIS
 LATTICE–CNRS
 École Normale Supérieure
 1 rue Maurice Arnoux
 92120 MONTRouGE